

**La mise en texte de la ville d'Alger dans la trilogie policière de
Yasmina Khadra : *Morituri, Double blancet L'Automne des
chimères***

Aziza Benzid

Université de Batna, Algérie

Résumé :

Le roman policier est un genre littéraire moderne qui cultive un rapport particulier avec la ville, en faisant d'elle son terrain d'action privilégié. S'appropriant cet espace urbain, la littérature policière algérienne trouve, dans cet espace urbain, un champ fertile pour raconter des intrigues criminelles qui se déroulent dans ses ruelles et dans ses bas-fonds. La trilogie policière de Yasmina Khadra écrite pendant les années 90, confirme cette interpellation de cet espace et prend la ville d'Alger comme le théâtre des enquêtes policières du Commissaire Llob ; le principale protagoniste de la série. La mise en texte d'Alger est faite à travers les trois romans policiers de cet auteur, à savoir ; *Morituri, Double blanc, et L'Automne des chimères*.

الملخص:

الرواية البوليسية، نوع أدبي حديث يتعاطى علاقة خاصة بالمدينة حيث أنه جعل منها المكان المفضل لأحداثه. الأدب البوليسي الجزائري بفعل احتوائه لهذا الفضاء، وجد في المدينة حقل غني لسرد حكايات إجرامية، تجري أحداثها في أحيائه الضيقة و أزقته التحتية .
الثلاثية البوليسية للكاتب ياسمينه خضرا، المؤلفة خلال التسعينيات، التزمت بهذا التعاطي مع هذا الفضاء و جعلت من مدينة الجزائر مسرحا للتحقيقات البوليسية للمفتش لب، Commissaire Llob البطل الرئيسي للسلسلة. الكتابة النصية لمدينة الجزائر تظهر خلال الروايات البوليسية الثلاث لهذا الروائي.

Introduction :

L'insertion de la ville dans le roman policier a donné à ce dernier une certaine spécificité, lui permettant d'entretenir des relations particulières avec elle. De ce fait, le roman policier, en tant que genre urbain associé à la ville, foyer de violence et d'agression nocturne, secrète tout un système de clichés urbains qui le caractérisent et qui reviennent tout au long du tissu narratif: « *rues désertes, impasses désolées, espaces lugubres, zones mortes, couleurs éteintes* »⁽¹⁾.

Ce qui confirme la représentation classique de la ville du roman policier : ville menaçante, hostile, et vivant à la lumière de la morgue.

Choisissant la ville d'Alger comme le lieu d'action privilégié de sa trilogie policière, *Morituri*, *Double blanc* et *L'Automne des chimères*, l'écrivain algérien Yasmina Khadra, a eu recours au cadre policier pour témoigner du drame qui endeuillait l'Algérie pendant les années 90, ce qu'il ne manque pas d'ailleurs de le souligner, en disant que :

« Ecrit conformément au genre noir, mes romans policiers répondaient à un souci d'ordre purement pédagogique pour rendre compte du dérapage politique et de la régression sociale qui caractérisaient l'Algérie des années 80 avant de sombrer corps et âme dans le gouffre intégriste. (...) La tragédie algérienne dépassait l'entendement. Mes

polars l'expliquaient dans la fidélité mais avec un maximum de précaution.»⁽²⁾

Etre le noyau du pouvoir politique, administratif, économique et culturel, semble donc désigner cette ville comme un parfait théâtre urbain pour les enquêtes du Commissaire Llob, le principal protagoniste de la trilogie. Elle est surtout présente dans les deux premiers romans : *Morituriel Double blanc*. Dans *L'Automne des chimères*, la présence d'Alger est ombragée par des fréquents retours dans la région de la Kabylie, exactement à Igidher dont le héros est originaire.

Il reste à montrer, dans cette étude, comment Alger est mise en écriture dans la série policière de Yasmina Khadra, et jusqu'à quelle mesure elle répond au cliché de la ville du roman policier.

Alger la Blanche en trilogie noire

La mise en texte de la ville d'Alger, dans l'écriture policière de Yasmina Khadra, a commencé dans *Le Dingue au bistouri*, avant qu'elle ne se consacre désormais comme le terrain de prédilection des enquêtes du Commissaire Llob. Ce dernier se souvient dans *L'Automne des chimères* de sa première rencontre avec la cité méditerranéenne, quand ses fonctions de policier, l'ont amené à vivre à Alger et y exercer son métier:

« Je me souviens, la première fois que j'ai foulé le bitume d'Alger, c'était un vendredi. Le car brinquebalant, qui me prélevait d'Igidher via Ghardaïa, s'était rangé place du 1^{er} Mai au moment où le muezzin lançait l'appel du Dohr. J'avais laissé ma valise sur le pas de la mosquée. Après la prière, ma valise était toujours là, à peine poussée sur le coté pour dégager l'accès à la salle. C'était en 1967, une époque où l'on pouvait passer la nuit là où elle nous surprenait sans craindre pour sa bourse, encore moins pour sa vie. Ce vendredi-là, le printemps se surpassait, les balcons fleurissaient et les filles, entoilées d'oriflammes lactescentes, sentaient chacune un pré. C'était le temps où le hasard faisait les choses en s'inspirant des jours que Dieu faisait- des jours heureux. »⁽³⁾.

Cette évocation nostalgique de la capitale d'Algérie clôt le troisième volet de la trilogie. Le Commissaire Llob semble faire ses adieux à cette ville (il meurt assassiné, tout de suite après), en lui rendant hommage par cette description idyllique. Toutefois, derrière ces souvenirs heureux d'une ville tant aimée, le regret et l'amertume apparaissent en filigrane pour rappeler Alger d'antan et s'apitoyer sur la ville d'aujourd'hui. Cette dernière ravagée par l'actualité dramatique des années 90, ne se prête plus à ce genre de description envoûtante, c'est une ville qui vit un présent hostile : *« Les jours d'antan sont partis. Les loubards qui chahutaient au fond des portes cochères ont disparu. Les boutiquiers baissent leur rideau dès la tombée de la nuit. La rue est alors livrée aux affres de l'incertitude, aux brises désœuvrées et aux chiens errants. »⁽⁴⁾.*

En fait, la trilogie policière de Yasmina Khadra met en scène le Commissaire Llob, un policier honnête et intègre, menant des enquêtes sur la mort de plusieurs victimes, ayant pour toile de fond la mafia politico-financière et le terrorisme qui atteint son point culminant dans le dernier opus de la trilogie. A travers les aventures du héros khadraïen, différentes descriptions de la ville d'Alger sont mentionnées, ainsi que divers noms de rues et de quartiers, pour en donner *un effet de réel* selon l'expression de Roland Barthes, tels que : Hydra, la Casbah, Bab El Oued....., des lieux qu'un lecteur peut repérer ou inscrire sur une carte géographique, certifiant ainsi l'authenticité des histoires racontées et montrant par la même occasion, la parfaite connaissance de Khadra de la ville d'Alger, du moment que l'écrivain n'est pas un algérois de souche, mais un natif de la région de Bechar dans le Sud algérien.

Au cours des enquêtes du Commissaire Llob, les descriptions de la capitale algérienne véhiculent des images urbaines souvent négatives et pessimistes dans la pure tradition policière, conformes à celles données par J-N. Blanc : « *Au cours de son histoire, le polar a, considérablement, évolué dans ses façons d'envisager la ville. Il repose pourtant toujours sur le même constat de départ : la ville est malade. Glaciale, pluvieuse, obscure, crasseuse, solitaire, angoissante, elle est le lieu d'une urbanité moribonde.* »⁽⁵⁾.

Malade, Alger l'est. Elle souffre de plusieurs maux : le chômage, la corruption, la misère, mais surtout du terrorisme, qui

font d'elle plus qu'un simple lieu d'action policière, elle en devient même un personnage de la trame narrative, qui participe activement au déroulement des évènements.

La ville comme personnage

L'écriture de la ville d'Alger et les descriptions qui en découlent font d'elle, donc, un personnage de la trilogie. L'utilisation de différents adjectifs, attribués généralement à l'être humain, en témoignent de la personnification de la capitale algérienne. Ça commence déjà avec l'incipit de *Morituri* : « *Saigné aux quatre veines, l'horizon accouche à la césarienne d'un jour, qui finalement, n'aura mérité sa peine* »⁽⁶⁾.

D'autres expressions suivent comme : « *les routes traîtresses* », « *un Hydrasouverainement impassible* »⁽⁷⁾.

ou comme dans ce passage de *Double blanc* : « *Alger cuve son chagrin comme un clodo son vin frelaté. Ramassée sur elle-même, elle s'escrime à contenir ses soubresauts pour ne pas éclater.* »⁽⁸⁾.

Comparer Alger à une personne, montre le souci de Khadra de faire participer cette ville au drame qui affecte les protagonistes de ses récits, ce qui la rend, non pas un décor vague et imprécis, mais plutôt, un paysage urbain bien *parlant*.

D'autre part, Alger se dévoile aussi comme une ville habillée en *noir et blanc*, et c'est souvent la nuit qui se dispute avec

la lumière du jour. Réputée jadis comme *Alger la Blanche*, la ville de la trilogie n'a plus cette lumière particulière qui a forgé sa légende dans les textes littéraires français ou algériens. Désormais, il est question de journées lugubres, de ciel gris : « *Un ciel maussade dispense sa morosité à la ville. Le soleil de mon pays déprime. Les autorités que lui lègue la nuit ont raison de sa magie.* » ⁽⁹⁾.

La nuit dans la trilogie est associée aux crimes, et précisément aux attentats terroristes : « *la nuit secrète sa bile sur la ville. Déjà, au loin une rafale enclenche le délire* » ⁽¹⁰⁾

C'est un moment redouté des habitants de la capitale :

« *Dehors la nuit se couche sur la ville comme se laisse choir sur des orties un succube frigide et aigri. Dans le ciel criblé de repères frustrants, la lune se veut mauvais œil. (.....). Alger retourne en enfer. Ses saints patrons ne l'assistent plus. Ses veillées sont funèbres. Le moindre friselis est perçu comme un cri d'agonie.* » ⁽¹¹⁾. L'image de la nuit menaçante et dangereuse se poursuit jusqu'au dernier volet de la trilogie : « *Alger n'inspire plus les noctambules. Ses nuits sont hantées. Elles ne croient plus aux soirs qui se prostituent aux insomniaques mal lunés* » ⁽¹²⁾.

L'évocation de la nuit persiste dans la narration et c'est aussi le moment que Yasmina Khadra choisit pour faire mourir son héros, le Commissaire Llob aux alentours de « *vingt et une heure dix.* » ⁽¹³⁾.

Ainsi, l'obscurité enveloppe Alger, et en fait d'elle une ville solitaire et angoissante, vivant à l'ombre d'elle-même : « *Nous arrivons devant mon immeuble. L'avenue est déserte. (...). Les jours d'antan ont disparu. Les boutiquiers baissent leur rideau dès la tombée de la nuit. La rue est alors livrée aux affres de l'incertitudes, aux brises désœuvrées et aux chiens errants.* » (14).

Ces images de la nuit ne font que refléter le réel dramatique dans lequel vit Alger pendant les années 90 ; celui de la montée du terrorisme et la spirale de la violence qu'il a engendré. Elles transportent le lecteur dans une autre connotation de la nuit dans la trilogie de Khadra, loin des images habituelles et les clichés traditionnels des poursuites nocturnes du récit policier, entre des malfaiteurs et des policiers. Chez l'écrivain algérien, il s'agit désormais de nouvelles images de l'obscurité ; celles qui opposent le Commissaire Llob et ses hommes aux terroristes.

Description de la ville ou prétexte pour la peinture du réel

La trilogie de Yasmina Khadra se sert aussi de l'intrigue policière pour dévoiler une réalité plus profonde : la réalité sociale et politique de la société algérienne pendant la décennie noire. L'enquête devient donc, chez l'écrivain, une : « *enquête politique et ses romans restent strictement liés à la tragédie algérienne dont ils révèlent les aspects les plus douloureux de la quotidienneté.* » ⁽¹⁵⁾.

Les trois récits sont, en effet, jalonnés de passages mettant l'accent sur le mal qui ronge Alger : les menaces des intégristes, la

peur des habitants et le désespoir hantant leur quotidien. C'est une ville tourmentée, accablée de douleur à la vue de son présent tragique : « *Désormais dans mon pays, à quelques prières du bon Dieu, il y a des jours qui se lèvent uniquement pour s'en aller et des nuits qui ne sont noires que pour s'identifier à nos consciences* »⁽¹⁶⁾.

La même image de malaise et de tension se ressent dans *Double blanc* où la ville vit au rythme de la mort et des sirènes : « *Dehors, la ville étuvée est sur les nerfs. Aux vrombissements dissonants ripostent les ululements des sirènes. Le printemps n'a pas fini d'emballer son paquetage et déjà Alger évoque un barbecue suspendu entre l'enfer de Dieu et le purgatoire des hommes.* »⁽¹⁷⁾.

Chaque nuit donc, Alger « *retourne en enfer. Ses patrons ne l'assistent plus. Ses veillées sont funèbres. Le moindre friselis est perçu comme un cri d'agonie.* »⁽¹⁸⁾.

L'image de la nuit menaçante et dangereuse se perdure jusqu'au dernier opus de la trilogie : « *Alger n'inspire plus les noctambules. Ses nuits sont hantées. Elles ne croient plus aux soirs qui se prostituent aux insomniaques mal lunés.* »⁽¹⁹⁾.

C'est une représentation pessimiste et malheureuse que Yasmina Khadra donne donc à lire de la ville d'Alger, Cependant, au fil de la narration, de temps à autre, surgit une lueur d'espoir, un souhait de voir la capitale algérienne redevenir ce qu'elle était d'antan :

« Nous persistons à croire qu'un retour de vapeur est possible, qu'un moment à l'autre, l'enfer des hommes va céder devant le paradis d'Allah, que d'un bout à l'autre, Dzaïr redeviendra Dzaïr, c'est-à-dire un territoire où ce n'est pas tous les jours dimanches certes, mais où il fait bon vivre- un peu n'importe comment, mais pleinement à coup sûr. »⁽²⁰⁾

Toutefois, ce n'est pas seulement le terrorisme qui torture Alger, c'est aussi l'injustice sociale qui couve sous son ciel et alimente son vécu, pour en donner naissance à deux univers : celui des riches et celui des pauvres. Le premier est suspendu sur les hauteurs D'Alger comme Hydra et le second se prosterne dans ses quartiers populaires bas comme : Bab El Oued, La Casbah.....

De hauts lieux aux bas lieux

La trilogie de Yasmina Khadra est peuplée de lieux de luxe ; surtout des villas, qui généralement se situent à Hydra : « *le plus chic quartier de la ville* »⁽²¹⁾

Dans *Morituri*, l'univers huppé des gens riches est introduit dès les premières pages, quand le Commissaire Llob est invité dans la résidence du gendre de Ghoul Malek qui possède « *un rez-de chaussée à faire saliver un émir du Kuweit* »⁽²²⁾.et par la suite dans le palais de Ghoul Malek, lui –même, dans « *sa majestueuse propriété d'Hydra* »⁽²³⁾.

Pourtant, ce luxe somptueux n'a pas empêché le Commissaire Llob de tuer Ghoul Malek, le responsable des attentats et les tueries

intégristes, dans sa villa même, se chargeant de faire la justice par lui-même.

La même image se répète dans *Double blanc*, où il s'agit toujours d'un lieu luxueux, dans lequel le héros de Yasmina Khadra tente de rétablir un désordre. Dans un premier temps, dans le bureau du milliardaire DahmaineFaïd, un « *building [qui] s'élève au sortir de Hydra, aussimonumental qu'une stèle érigée aux génies des eaux troubles.* »⁽²⁴⁾.

et où ce dernier sombre dans la folie, quand le Commissaire Llob procède à son arrestation en tant que principale instigateur des agissements de la mafia politico- financière algérienne. Et dans un second temps, dans la villa d'Abderrahmane Kaak : « *un univers tapissé de velours grenat et étincelant d'argenterie* »⁽²⁵⁾. dans laquelle, le policier l'accuse d'être responsable de nombreux crimes. A la suite de ces accusations, Abderrahmane Kaak se donne la mort et le roman se termine sur cette fin qui symbolise le retour à l'ordre, qui est finalement la quête du genre policier.

Dans *L'Automne des chimères*, le Commissaire Llob entre dans l'univers feutré des riches algériens, cette fois-ci, non pas pour procéder au rétablissement de la justice mais, d'une façon mondaine. Invité par Mme ZhorRym, la belle veuve dans « *son manoir imposant* »⁽²⁶⁾.

à Hydra, il fait la connaissance des grosses fortunes algéroises, des intellectuels et des hommes politiques, venus pour faire la fête, se désintéressant des événements meurtriers qui accablent leur pays.

Ces images de luxe et d'opulence des hauts lieux contrastent violement avec celles des lieux bas : les quartiers populaires. A commencer par le lieu de vie du Commissaire Llob lui-même, qualifié de « *gourbi* »⁽²⁷⁾.

ainsi que les maisons de ses amis et collègues, comme par exemple, celle du lieutenant Serge à Bab El Oued, décrite comme un « *taudis (... ..) tellement insalubre que les locataires paraissent plus frêles que les fantômes.* »⁽²⁸⁾.

Cette image trouve son écho dans la description de la maison de son ami, le peintre Arezki Nait-Wali, qui toujours à Bab El Oued, réside dans un « *immeuble sordide, une cage d'escalier aux allures de vespasienne.* »⁽²⁹⁾.

Cette allusion à l'aspect misérable de la maison du peintre semble être un clin d'œil, de la part de Khadra, à la situation difficile dans laquelle vit souvent l'artiste algérien, et que l'écrivain ne manque pas de souligner dans la plus part de ses écrits.

En somme, ce sont des images misérables, tristes, qui montrent jusqu'à quel point, l'écart est grand entre « *les palais* », « *les villas majestueuses* » des hommes riches et les « *gourbis* », « *taudis* » et « *immeubles sordides* », désignant les espaces intimes des protagonistes de la série khadraëne, qui

devient dans ce cas, plus que la narration d'une enquête policière, mais la dénonciation de l'injustice sociale qui ronge la société algérienne.

Conclusion

La ville d'Alger est bien présente d'un bout à l'autre dans la trilogie policière de Yasmina Khadra. Elle se prête volontiers à son rôle de décor urbain pour les enquêtes du Commissaire Llob. C'est une ville qui oscille entre deux univers : ceux de la dichotomie riche/pauvre. Elle marque l'habituel clivage entre ville haute et quartiers populaires bas, cependant, elle ne confirme pas le cliché classique de la ville du roman policier, où les bas fonds des quartiers populaires sont toujours le foyer du crime. C'est plutôt le contraire dans les romans policiers de l'écrivain algérien, c'est dans l'espace des riches que le crime sévit et alimente toute sorte de transgression à l'ordre social et même moral.

On peut, donc, dire que Yasmina Khadra a procédé, par une écriture particulière, à la subversion d'une des composantes essentielles du genre policier, à savoir la ville, qui n'était finalement qu'un prétexte pour décrire l'atmosphère spatiale, où se déroulent les intrigues de la série, car Alger déborde de son vase spatial, pour en être le théâtre de la tragédie algérienne contemporaine.

❖ **Références et Bibliographie:**

- (1) BLANC, Jean-Noël, *Polar ville, images de la ville dans le roman policier*, L'Ecole d'Architecture de Lyon, Lyon, 1990, p.37.
- (2) KHADRA, Yasmina, « Du roman noir au roman blanc », dans *Subversion du réel : stratégies esthétiques dans la littérature algérienne contemporaine*, Harmattan, Paris, 2001, p.115.
- (3) KHADRA, Yasmina, *L'Automne des chimères*, 1998, Gallimard, Paris, 2008, p.917.
- (4) Ibid., p.830.
- (5) BLANC, Jean-Noël, op.cit., p.267.
- (6) KHADRA, Yasmina, *Morituri*, 1997, *Le quatuor algérien*, Gallimard, Paris, 2008, p.459.
- (7) Ibid., p.477.
- (8) KHADRA, Yasmina, *Double Blanc*, 1997, *Le quatuor algérien*, Gallimard, Paris, 2008, p.632.
- (9) KHADRA, Yasmina, *Morituri*, op.cit., p.576.
- (10) Ibid., p.491.
- (11) KHADRA, Yasmina, *Double Blanc*, op.cit., p.625.
- (12) KHADRA, Yasmina, *L'Automne des chimères*, 1998, *Le quatuor algérien*, Gallimard, Paris, 2008, p.789.

- (13) Ibid., p.919.
- (14) Ibid., p.830.
- (15) CANU, Claudia, « *Le roman policier en Algérie : le cas de Yasmina Khadra* » dans *Francofonia* N°16, Espagne, 2007, sur : www.redalyc.org. p.29.
- (16) KHADRA, Yasmina, *Morituri*, op.cit., p.474.
- (17) KHADRA, Yasmina, *Double blanc*, op.cit., p.687.
- (18) Ibid., p.625.
- (19) KHADRA, Yasmina, *L'Automne des chimères*, op.cit.,p.788.
- (20) KHADRA, Yasmina, *Morituri*, op.cit., p.577.
- (21) Ibid., p.577.
- (22) Ibid., p.467.
- (23) Ibid., p.477.
- (24) KHADRA, Yasmina, *Double blanc*, op.cit., p. 671.
- (25) Ibid., p.750.
- (26) KHADRA, Yasmina, *L'Automne des chimères*, op.cit. p.813.
- (27) KHADRA, Yasmina, *Morituri*, op.cit., p.460.
- (28) Ibid., p.550.
- (29) KHADRA, Yasmina, *L'Automne des chimères*, op.cit., p.763.